

CHAPITRE 1

Son propre hurlement le fit tressaillir.

La journée, anormalement chaude en cette région de vieille montagne rudoyée par les vents, il l'avait passée terré sous un amas de feuilles et de racines. L'humus, ayant gardé la fraîcheur de son automne natal, lui avait fait une lénifiante couverture. Mais il avait eu faim, ce qui suffisait à l'éveiller, même quand le soleil restait encore à griller agressivement une nature qui, jamais, n'avait exigé un tel traitement.

La nature était son amie de toujours. Mieux : son vêtement, sa panoplie de camouflage. Il se fondait en elle à chaque instant. Voulait-il que son énorme corps fût invisible ? Il n'avait qu'à se frotter à un chêne ou à un grand sapin et, aussitôt, sa peau devenait ligneuse et prenait la consistance et la couleur de l'écorce. Voulait-il manger ? Tout lui était bon, depuis les aiguilles des conifères jusqu'aux champignons – tous, sans exception. Son régime était d'ailleurs essentiellement végétarien.

Un être tel que lui eût trouvé sa place au sein de ces forces spéciales américaines qui, durant la guerre du Vietnam, étaient capables de survivre dans la plus inhumaine des jungles, se nourrissant comme les animaux et vivant pour ainsi dire comme eux. Lui, cependant, en aurait remontré aux plus éminents spécialistes de la survie en territoire hostile... !

À ce moment, la terre ne fraîchissait qu'en profondeur, tant le soleil l'avait attaquée, alors qu'elle se trouvait pratiquement sans protection contre lui. Mieux valait rester sous la couverture d'humus. Ainsi, au moins, on pouvait se maintenir au sein d'une température acceptable pour un corps sensible en dépit de sa sauvagerie... On pouvait se reposer en faisant corps avec la terre... On pouvait même revivre des scènes, des épisodes, des années entières de très nombreux et très anciens rêves...

Mais en fait, s'agissait-il bien de rêves ?



Le plus ancien de tous commençait dans un indescriptible chaos. Le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, les nuées, les bois et les rochers s'entremêlaient en une sorte de kaléidoscope où nul repère se semblait subsister plus longtemps que quelques secondes...

Puis, le choc ! Un choc d'une violence extrême, le choc du corps de Yurl contre le sol dur et multimillénaire de cette âpre région dont il avait appris le nom : le Morvan.

En effet, il s'appelait Yurl et venait il ne savait d'où. Sans doute d'un phénomène naturel encore inconnu — car il demeurerait indiscutable qu'il était un pur produit de la nature. Mais, par contre, il avait rapidement appris à reconnaître où il se trouvait et pouvait parcourir des dizaines de kilomètres sans jamais se perdre.

De quelle vie, de quelle espèce était-il issu ? Il l'ignorait. Qui l'avait enfanté ? Il se souvenait vaguement de sa mère comme d'une sorte de monolithe de pierre grisâtre, couleur de sa propre peau, avec des traits aussi grossiers que les siens propres, protégée d'une fourrure animale analogue à celle qui lui couvrait partiellement la peau.

Par contre, il ne se rappelait plus ses premiers pas dans le monde. Aujourd'hui, il lui semblait naturel de cueillir pour manger, de se blottir dans l'humus pour dormir ; il ne savait plus comment il l'avait appris et personne n'était là pour le lui raconter. Il ne savait ni combien de temps avait duré ce que l'on pouvait appeler une « enfance » ni ce que cette période avait au juste signifié pour lui – rien de plus que maintenant, sans doute.

Il ne se souvenait absolument pas du jour ni des circonstances qui avaient vu sa mère disparaître de son univers si familier, sorte d'éternel présent ou, pour mieux dire, d'existence

intemporelle. Bref, il n'avait en vérité ni passé ni présent — l'avenir, il ne pouvait pas même l'envisager.

Qui était-il ? Que faisait-il à part survivre ? Pourquoi ? Et où allait-il ? Autant de points d'interrogation caractérisant des questions qui, intrinsèquement, ne renfermaient en elles-mêmes qu'une sorte d'idée presque palpable du néant... !

Il s'appelait Yurl, vivait, mangeait, dormait, se déplaçait — sans but, d'ailleurs ou presque — c'était tout. Le reste n'avait aucune importance ou, plutôt, il n'y avait pas de reste.

**Lisez la suite dans *le Fauve du Grand Cirque*
(à commander sur ce site)**